

The B-Side : Elsa Dorfman's Portrait Photography Images d'une vie

Jules Couturier

Number 310, October 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86622ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couturier, J. (2017). Review of [The B-Side : Elsa Dorfman's Portrait Photography : images d'une vie]. *Séquences : la revue de cinéma*, (310), 14–15.

The B-Side: Elsa Dorfman's Portrait Photography

Images d'une vie

Le nom d'Elsa Dorfman vous dit quelque chose ? Photographes portraitistes américaines travaillant à Cambridge au Massachusetts, elle a fait sa marque dans les années 1960 et 1970 alors qu'elle fréquentait et photographiait les artistes et penseurs de la Beat Generation, dont le poète Allen Ginsberg et le plus que célèbre Bob Dylan. Elle s'est par la suite spécialisée et est devenue une portraitiste pionnière dans l'utilisation de la caméra polaroid 20 x 24, un énorme et extrêmement rare appareil instantané désormais introuvable.

JULES COUTURIER

Conscient que le travail absolument extraordinaire d'Elsa Dorfman et son apport à la photographie n'ont pas eu la reconnaissance qu'ils méritaient, son ami de longue date et voisin, le réputé et oscarisé documentariste Errol Morris, a décidé de consacrer sa plus récente œuvre à cette artiste inspirante, retraitée depuis peu. Il en résulte ce nouvel opus : **The B-Side: Elsa Dorfman's Portrait Photography**, le côté B du titre se référant aux clichés que ses clients ne retenaient pas parmi ceux qu'elle leur soumettait.

De toute évidence très attaché à son sujet avec qui il partage une relation de confiance, Morris a choisi de créer une ambiance intimiste entre les quatre murs du studio de Dorfman où se déroule la presque totalité du long métrage. Le film baigne dans cette ambiance douce et sereine entretenue par l'hypnotisante

musique de Paul Leonard Morgan et par de jolis jeux d'éclairage et de couleurs. C'est dans le confort de cet endroit accueillant que Morris nous offre le privilège de découvrir une femme de 80 ans, joyeuse et chaleureuse, dotée d'un rire attendrissant, mais aussi une artisane porteuse d'une vision très réfléchie de son métier. On tombe sous le charme de sa manière de nous présenter chacune de ses photos, touché par la fierté et la nostalgie avec lesquelles elle les redécouvre devant la caméra. Au-delà de son œuvre elle-même, c'est sa propre réaction face à ses photos qui charge ses clichés et le film en entier d'une belle émotion.

Bien que très pertinent, le principe de l'artiste qui offre ses œuvres au regard de l'autre en les commentant finit toutefois par s'essouffler. À part quelques échappées vers des extraits d'entrevues, la montrant plus jeune en train de développer sa



PHOTO : Photographier, entre autres, les artistes de la Beat Generation



vision hors norme du métier, et de (trop) nombreux défilés de ses photographies, on reste enfermé dans le studio de Dorfman. On s'y plaît pendant un moment, certes, mais lorsqu'on en sort enfin dans les dernières minutes du film, les meilleures, on se dit que ce changement de décor fait franchement du bien. Finalement, le format répétitif de l'œuvre fait en sorte que ses qualités mêmes finissent par devenir quelque peu lassantes. Et un film d'une durée de 76 minutes ne devrait pas se permettre de paraître trop long.

PLUSIEURS FOCUS POSSIBLES

Il n'en est pas moins intéressant de plonger ainsi dans le milieu de la photographie et surtout dans une technique photographique révolue, si loin déjà de ce que nous connaissons depuis la révolution numérique. À travers le témoignage de Dorfman et les nombreuses images d'archives, Morris retrace une partie de l'histoire de la photographie et du Polaroid. On découvre le fonctionnement de ces appareils singuliers avec des détails techniques qui fascineront assurément l'amateur de photographie. Le non-initié au média sera quant à lui sans doute impressionné par la qualité des clichés de la photographe et par l'immense appareil avec lequel elle a travaillé. Un appareil qu'il n'aura probablement jamais vu de sa vie avant le visionnement du film. Mais pour lui l'intérêt du documentaire résidera dans sa dimension existentielle qui, même s'il ne plonge jamais très en profondeur dans la psychologie du sujet, dégage une humanité vibrante et un rapport enthousiaste à la vie, cadeaux de la personnalité joviale de madame Dorfman. Enfin, les nostalgiques de la contre-culture se régaleront à la vue de certains de leurs héros de cette époque de grande libération, magnifiquement immortalisés en noir et blanc par leur copine photographe.

Dans les explorations photographiques de sa jeunesse, pré-polaroid pourrions-nous dire, elle avait commencé à utiliser le déclencheur à distance pour se photographier elle-même, apprenant par ce moyen à maîtriser la technique sans doute, mais aussi à photographier autrui. Elle a devancé en ce sens l'ère du *selfie*, mais à la voir mal fringuée ou nue, on se sent à des lustres de la perspective égocentrique de son usage actuel.

Sans rien enlever à la carrière ou à l'art de Dorfman, le film et son sujet demeurent d'une envergure relativement limitée surtout si on les compare à d'autres portraits réalisés par Morris dans de précédents documentaires. On pense ici à ***The Thin Blue Line***, où il enquêtait sur l'incarcération d'un homme faussement accusé de meurtre, ou à ***The Fog of War***

et à ***The Unknown Known*** qui présentaient respectivement les Secrétaires à la Défense Robert McNamara et Donald Rumsfeld, des films résolument politiques et engagés. Avec ***The B-Side***, Morris dépasse certainement le simple objectif de raconter la vie d'une photographe, mais ne s'engage pas pour autant dans des considérations intellectuelles ou politiques complexes. Il vise plutôt à rendre à son amie un hommage... à son image, léger, à la fois sage et désinvolte.

LE SOUFFLE DE L'AMITIÉ ET DE LA MORT

Un des aspects les plus intéressants du film est la réflexion qu'il porte sur la jeunesse et le vieillissement, sur les souvenirs et la vie qui passe, et sur les amitiés, thème omniprésent dans l'œuvre. Évidemment, avec une protagoniste octogénaire, il évoque aussi la finitude et la mort. Celle de l'amie, susceptible de survenir dans un futur désormais pas si éloigné. Morris a senti la pression de réaliser son projet de raconter Elsa quand il a appris que ses œuvres allaient être décrochées pour être reproduites de manière à en assurer la pérennité après son décès. Celle également du média photographique qui, avec l'évolution technologique, ne cesse de mourir pour renaître autrement. Celle des proches qui ne partagent pas la longévité d'Elsa. Dans une séquence particulièrement émouvante, elle nous dit d'ailleurs que ce qu'il y a de plus étrange en regardant ses photos est de constater à quel point la plupart des amis qui y figurent sont maintenant décédés. Enfin, celle d'une époque qui, malgré l'ampleur des bouleversements qui l'ont traversée, était moins désespérée que l'actuelle. Avec ses grands clichés en couleur de gens manifestement très liés, Dorfman a été la photographe d'une Amérique heureuse, elle aussi menacée de disparaître.

Pas de doute, le film de Morris est réellement à l'image de son sujet. Madame Dorfman se rappelle qu'elle a toujours tenté de rendre les gens qu'elle photographiait à l'aise, dans le but de les amener à s'offrir simplement et sans réserve à la caméra. On sent que c'est précisément ce même processus qu'utilise Morris pour filmer son amie. À quelques reprises dans le documentaire, elle répète n'être qu'une *nice jewish girl*. Le film, à l'instar de son sujet, se veut gentil, souriant, sans prétention. Jamais malgré sa jeunesse en marge, Elsa ne semble avoir voulu brasser la cage. À son image, encore une fois, le documentaire ne soulève rien de lourd non plus. Œuvre sympathique, ***The B-Side*** ne s'élève certes pas à la hauteur de plusieurs autres films du grand documentariste. Mais il constitue un généreux cadeau d'amitié. 🍷